

COUP DE CŒUR

Francine de Martinoir

Les couloirs du temps

RÉSIDENCE DES ÉTOILES d'Angelo Rinaldi Fayard, 320 p., 22 €

Dans les premiers romans d'Angelo Rinaldi, la Corse, jamais nommée, était toujours présente à la mémoire du narrateur qui, sur le continent, vivait l'exil, la nostalgie de «là-bas». Et puis les paysages méditerranéens se sont un peu effacés, du moins en apparence, remplacés par des tableaux parisiens marqués par la tristesse et la solitude. Dans sa précédente fiction, *Où finira le fleuve*, le domaine perdu semblait à nouveau accessible. Peter, journaliste sur le point d'être licencié, laissait refluer vers lui les souvenirs et une Atlantide engloutie. Dans *Résidence des étoiles* s'ouvre un même espace, alors que la menace sur le narrateur est bien plus grave: celle de la mort possible qu'un médecin s'apprête à lui annoncer. Aussi préfère-t-il errer dans le quartier où, bien des années plus tôt, il avait vécu. Les maisons de l'impasse ont été remplacées par une supérette et un «mouroir», maison de retraite pour riches. De cet entre-deux dans l'espace et le temps naît alors la dépression qui guette presque tous les héros d'Angelo Rinaldi. La Corse est lointaine, perceptible dans le fond du tableau grâce aux patronymes, à des allusions à une société paysanne et patriarcale aujourd'hui disparue. Il va pourtant en capter des images, comprendre ce qu'il n'avait jamais osé s'avouer.

Grâce à l'armature à la fois ramifiée et légère de la syntaxe, liant, au détour d'une phrase, présent, passé lointain, passé récent confondus parfois dans des rapprochements inattendus, des allées et venues entre les différents espaces, le foisonnement de l'écriture permet de jeter sur le monde une sorte de filet qui maîtrise le désarroi. Et les figures de l'île viennent donner de la profondeur à l'actualité. Le narrateur se prend à espérer à une forme de salut, «l'existence d'un autre couloir du temps... tandis que nos proches nous croiront morts, nous ne serons que dans une aire différente, sans pesanteur». Dans ces couloirs circulent, comme dans les autres romans d'Angelo Rinaldi, beaucoup d'animaux, des chiens, des chevaux, et surtout des chats. Ainsi le romancier poursuit-il sa recherche métaphysique dont il a pu dire: «N'allons-nous pas tous, de livre en livre, par des mouvements alternés d'approche et de recul, vers ce secret qui nous pèse et qui, en même temps, nous constitue?»

Adonis, au risque du mouvement

Dans un livre d'entretiens avec sa traductrice, le grand poète arabe Adonis ressuscite la poésie préislamique pour appeler à une révolution face à l'imbrication des pouvoirs

LE REGARD D'ORPHÉE d'Adonis

Entretiens avec Houria Abdelouahed Fayard, 352 p., 22 €

Ce n'est pas sur un long fleuve tranquille mais sur un champ de bataille que nous entraînent ces entretiens. Dialoguant avec la psychanalyste Houria Abdelouahed, sa traductrice en français, l'une des grandes voix de la poésie arabe contemporaine jette un regard impitoyable sur l'état d'un monde qu'il chante depuis plus de cinquante ans.

Si Adonis, né en Syrie au début des années 1930, a choisi le nom d'un dieu païen pour pseudonyme, ce n'est pas un hasard. Il dénonce ici avec force la confusion de la religion et du politique dans le monde musulman. Une situation qui entraînerait l'immobilisation complète de la structure sociale. Il en appelle à une séparation radicale et originale entre les deux pouvoirs. Elle seule serait selon lui capable de redonner de l'espace au mouvement en autorisant le progrès et la démocratie. Mais sa critique porte plus loin, et rejette l'idée même du monothéisme. Pour le poète, attiré par Nietzsche et une spiritualité mystique dont il prend soin de «mettre de côté l'idée de Dieu dans son acception religieuse», le monothéisme empêcherait toute possibilité d'innovation. Rien de moins.

Sans être aveugle face aux obscurantismes secouant notre temps, et sans minorer le contexte particulier d'où émerge cette voix, on pourra protester contre cette vision réductrice d'un monothéisme privant intrinsèquement l'homme de sa



Miniature de l'École de Bagdad (1222). «Il ne peut y avoir une innovation dans une langue si cette rénovation n'a pas ses racines en elle.»

liberté intérieure. Mais en rester là nous ferait passer à côté du véritable projet de l'auteur. Car cette critique radicale sert avant tout à mener son combat en plein cœur du langage.

Une langue «aux ordres», codifiée par les pouvoirs et vidée de sa substance. Dont l'usage le plus haut, la poésie, n'arriverait plus à dire le lien de l'homme à son corps, à la nature et au monde. Une déchirure entre la poésie et la pensée qu'Adonis veut refermer en transgressant les idéologies. Avec panache, mais prenant soin au passage de construire sa légende, il se pose comme le héros capable de rétablir cette parole en réinsufflant du désir dans les mots.

Il a pour lui l'œuvre d'une vie en-

tière consacrée à la poésie. Exilé au Liban dès 1956, il publie la revue *Shi'r* qui introduit, non sans oppositions, le poème en prose en langue arabe. En 1968, après la défaite face à Israël, il poursuit son travail de rénovation avec la revue *Mawâqif* (*Positions*). Il s'installe à Paris en 1985 et commence la rédaction d'*Al-Kitâb* (1). Une œuvre monumentale retraçant l'épopée arabe depuis la mort du prophète Mohammed jusqu'à la moitié du X^e siècle. Des vers qui plongent au cœur des violences de cette Histoire pour permettre à d'autres de ses pans d'émerger, au premier rang desquels la poésie préislamique.

Car Adonis ne se bat pas seul. Conscient qu'il «ne peut y avoir une innovation dans une langue si

cette rénovation n'a pas ses racines en elle», il revendique une filiation avec les grands poètes d'avant l'islam pour légitimer son action. En parfait connaisseur d'un monde arabe où pèse l'image sacrée du père et où le temps se conçoit en cycle.

Il revendique une filiation avec les grands poètes d'avant l'islam pour légitimer son action.

C'est l'un des grands intérêts de l'ouvrage que de nous faire découvrir cette poésie saisissante de modernité à travers les portraits de figures comme Imrou' Qays, Abû Nawâs ou Al Mutanabbî. Rebelles, incessamment défricheurs de la langue, en questionnement perpétuel, leurs innovations successives témoignent d'une pensée jubilatoire et toujours en mouvement. Une belle invitation à découvrir leurs poèmes, récemment publiés en français par les deux auteurs (2).

Comme Orphée ramenant Eurydice des enfers, Adonis cherche à tester le pouvoir de son chant sur les dieux. Mais son but n'est pas de détruire un système pour lui en substituer un autre. Il n'aspire qu'à remettre en mouvement ce ferment qu'est la langue arabe, préalable à tout autre changement. Un long parcours, qu'accompagneraient bien ces vers du poète «*Urwa ibn al-Ward al-'Absî*»: «*Ils me demandent: "Où vas-tu?" / Mais comment le poète-brigand peut-il connaître son lieu?*» Car Adonis ne se risque pas à percer l'inconnu. Il sait, mieux qu'Orphée, que «*la lucidité totale est une sorte de mort*» et que seule compte l'avancée sur le chemin. Vivre, sans se retourner.

STÉPHANE BATAILLON

(1) *Al-Kitâb (Le Livre)*, trad. Houria Abdelouahed, Seuil, 2007. Un volume, sur trois à paraître.

(2) *Le Divân de la poésie arabe classique*, anthologie, choix et préface d'Adonis, trad. Houria Abdelouahed, Poésie/Gallimard, 2008.

Les diableries des Carpates

Un roman-portrait de l'Ukraine actuelle, par l'un des artisans du «réveil» de son pays dans la période post-soviétique, figure emblématique de la nouvelle vague des écrivains ukrainiens

DOUZE CERCLES de Yuri Andrukhovych

Traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn, Éd. Noir sur blanc, 284 p., 21 €

C'est un huis clos en plein air. Huit personnages improbables se trouvent réunis quelques jours dans un ancien observatoire perché dans les Carpates ukrainiennes et reconverti en hôtel. Parmi eux se trouve un photographe autrichien un peu naïf, un écrivain alcoolique et sa femme qui hésite à le quitter, deux danseuses venues tourner un clip

vidéo que prépare un vidéaste sans scrupule, une adolescente, un professeur spécialiste d'un poète local du XIX^e siècle...

Tous ces personnages se croisent, se rencontrent. Le récit hésite toujours entre réalisme et fantastique, sous les arbres de la forêt primaire qui pousse dans ces hautes vallées. Mais il avance en s'appuyant sur quelques indices que l'auteur sème à dessein. Il en ressort une peinture chaotique de cette petite société de l'Ouest ukrainien, qui se réveille à peine d'un long hiver soviétique.

Yuri Andrukhovych est l'un des artisans de ce réveil. Âgé de 49 ans, il est l'une des figures les plus connues de la nouvelle vague littéraire ukrainienne, avec Oksana Zabouchko (dont on peut regretter qu'elle ne soit pas, pour sa part, encore traduite en français). Ces deux écrivains sont originaires de l'ouest de l'Ukraine. Oksana Zabouchko vient de Lviv, tandis que Yuri Andrukhovych est d'Ivano-Frankivsk. Ils viennent donc tous deux de cette Galicie qui fit partie

de l'Empire austro-hongrois, puis de la Pologne jusqu'en 1939, n'ayant connu le régime soviétique qu'après la Seconde Guerre mondiale. Cette région a, de ce fait, échappé à la répression des années 1930. Elle est restée plus authentiquement ukrainienne. Elle est aussi habitée par un folklore particulier: celui des bergers des Carpates et des Houtsouls,

Un récit qui hésite toujours entre réalisme et fantastique.

ce peuple des montagnes aux habits colorés. Le diable traverse souvent leurs récits. Yuri Andrukhovych intègre cet environnement dans sa prose. Mais il en donne une version moderne, cultivant un sens de l'ironie, voire de l'autodérision. Kafka n'est pas loin, le Gogol des *Soirées du hameau* non plus.

Douze cercles est le deuxième roman traduit en français de l'auteur. Le premier, *La Moscoviada*, paru il

y a un an (*Actes Sud*), était un récit frénétique et également alcoolisé de la période durant laquelle l'Union soviétique s'est effondrée. Il se déroulait dans une résidence universitaire, à Moscou, où vivent des étudiants venus de tout le pays et qui, petit à petit, se voient devenir des étrangers les uns pour les autres.

On retrouve dans ce deuxième livre le même sens du détail, l'ironie et l'environnement embrumé des vapeurs d'alcool et de l'absurdité des situations traversées. Yuri Andrukhovych assume parfaitement son rôle de porte-drapeau de la nouvelle vague littéraire ukrainienne. Il a écrit plusieurs essais et se plaît à poser dans cette figure, avec un certain narcissisme. Il aime aussi être présent dans ses propres récits, pour s'y montrer en train d'écrire. Mais ce diable d'écrivain des Carpates vaut tout de même largement le détour, sachant emporter l'adhésion grâce à son imagination débordante.

ALAIN GUILLEMOLES